

La Grèce antique face aux phénomènes sismiques

1. LA MÉMOIRE DES HOMMES

Tout commence par le langage. Lorsqu'un Grec de l'Antiquité parle d'un séisme, il dit σειεί, comme il dit ὕει, νίφει, et il sous-entend, pour ce verbe d'action, comme pour les deux autres : ὁ θεός; le dieu secoue la terre, comme il fait tomber la pluie ou la neige. Ainsi, en grec comme en bien d'autres langues d'autres cultures, l'emploi du mot attribue du premier mouvement à la divinité, comme un acte personnalisé, la réalisation d'un événement qui est pour nous un phénomène de la nature désacralisée.

Mais je ne m'attarderais guère à cette constatation, qui est bien connue, si la langue elle-même ne livrait par là des indices sur la haute antiquité du vocabulaire des séismes et ne posait des questions sur son origine dans la conscience de ceux qui employaient de tels mots. Σείει, σεισμός sont des termes attestés très tôt dans la langue¹, ainsi que d'autres mots du vocabulaire des séismes, dont certains appartenant à de vieux fonds dialectaux sont aussi devenus des toponymes. Je citerai ici un terme du dialecte laconien, le participe homérique, καιετάεσαν, qui est un toponyme sous la forme καιάτας et un lieu-dit Καιάτας près de Formies, colonie laconienne; une glose d'Hésychius confirme l'origine du mot, et l'explique : καιάτα ὀρύγματα ἢ τὰ ὑπὸ σεισμῶν καταρραγέντα χώρια, les crevasses creusées par les tremblements de terre². Dans cette même glose apparaît le participe καταρραγέντα; la famille du verbe ῥήγνυμι, et ses dérivés, est attestée depuis Homère, elle aussi, pour désigner les effets des séismes sur le sol, la rupture brutale qu'ils y provoquent, crevasses, fractures, brèches : ῥωγμοί, mot de la famille, désigne les crevasses dans Homère (Il., 23, 240); Strabon emploie le mot ῥήγμα dans le même sens. C'est sur cette racine aussi que sont formés les toponymes expressifs de ce phénomène : ainsi Ἰπάγαι, près

1. Voir P. CHANTRAINE, *Dict. étymologique de la langue grecque*, s.v., 1968.

2. L'examen de ces termes a été présenté par R. Baladié, dans son livre, *Le Péloponnèse de Strabon*, 1980; j'emprunte beaucoup, pour l'étude que je fais ici, au chapitre III de cet ouvrage : *Tremblements de terre et volcanisme*, p. 137-163; la discussion des termes καιέτας, etc. intervient (p. 142-143), à propos de la Laconie, que Strabon qualifiait d'εὐσειστος.

des Portes Caspiennes, et Πήγιον en Grande-Grèce, toponymes dont l'ancienneté ne fait aucun doute³.

Tout aussi ancienne nous apparaît l'attribution de ces phénomènes telluriques à une divinité bien définie. Le responsable des séismes, et de tous les mouvements qui les accompagnent, c'est Poséidon, le maître ou l'ébranleur de la terre, ἐννοσίγαιος, ἐννοσίχθων. L'une et l'autre épithète sont anciennes, puisque attestées dès les origines de la littérature grecque, dans les poèmes d'Homère, c'est-à-dire dès le VIII^e-VII^e s. av. J.-C.

Poséidon est le dieu des profondeurs de la terre, époux de la terre mère, Gê. À lui s'applique exclusivement le nom de Γαῖή(Φ)οχος, sur lequel les grammairiens antiques et modernes ont déjà eu à exercer leurs talents⁴ : que le terme ait signifié « possesseur de la terre », « époux de la terre » ou « ébranleur de la terre », pour nous deux points restent assurés : l'ancienneté du terme, et sa valeur essentielle pour qualifier Poséidon, comme responsable des tremblements de terre.

Ce dieu au trident n'est pas en effet, originairement, un dieu marin : il est au contraire le dieu du sol, du minéral, Poséidon Pétraios, et des forces qui s'y manifestent⁵. Aussi Poséidon est-il honoré d'un culte, parfois très ancien, dans des régions continentales, toutes, faut-il dire, marquées par une sismicité caractérisée. En voici quelques exemples, dans une liste non exhaustive :

Péloponnèse : Arcadie (Phénéos), Laconie (Sparte, Ténare)⁶

Béotie (Onchestos), divinité fédérale⁷

Delphes, comme époux de Gê⁸

Thessalie⁹

Asie Mineure : Apamée, Aizanoi, etc.¹⁰.

Maître de la terre, ébranleur du sol, Poséidon manifestait aux yeux des hommes sa puissance et sa force véritablement gigantesques par ses actions

3. R. BALADIÉ, *ibid.*, p. 143, n. 32 (ἀπορραγῆναι), 144, n. 34 (ρήγνυμι) ; d'autres termes de ce vocabulaire : βάραθρον (βέρεθρον, ζέρεθρον), *op. cit.*, p. 95-98 ; ἰσθμός p. 98, n. 26, φάραγξ = διάσταισις τῆς γῆς p. 96, n. 26 ; Χάσμα, *ibid.*

4. Pour les étymologies proposées, cf. P. CHANTRAINE, *Dict. étym.*, s.v., γῆ ; on se reportera aussi, pour le contexte thessalien, à P. PHILIPPSON, *Thessalische Mythologie*, 1944, p. 27 ; pour la Laconie, R. BALADIÉ, *op. cit.*, p. 144.

5. Pour l'épithète Pétraios attribuée à Poséidon, cf. spécialement L. ROBERT, *Hellenica*, I, p. 121-126.

6. Cf. R. BALADIÉ, *op. cit.*, p. 98, n. 24, p. 144, etc. ; selon un texte de Diodore, XV, 49, le Péloponnèse était l'antique demeure de Poséidon.

7. Cf. A. SCHACHTER, *Cults of Boiotia*, II, 1986, *BICS*, suppl. 38.2, s.v. Poséidon.

8. À Delphes, Poséidon et Gê sont chez eux avant Apollon, cf. PAUSANIAS, X, 5,6.

9. Pour la Thessalie, cf. : en dernier lieu A. MOUSTAKA, *Kulte und Münzen (Beiträge zur Archäologie)*, 15), 1983, p. 25-27.

10. L. ROBERT, in *BCH*, 1981, p. 330-334 sur Aizanoi, cf. *Bull.*, 82, 399 (témoignage des monnaies) ; pour les références de base relatives à l'Asie Mineure, cf. *RE*, s.v. Poséidon (E. Wüst, 1953) col. 527-528.

telluriques. C'est à lui qu'on a attribué, dès la plus haute Antiquité, un certain nombre de formations terrestres très caractéristiques, les grandes fractures, les îles volcaniques, les principaux défilés et détroits de la Méditerranée : le Bosphore, l'Euripe, le détroit de Messine avec la ville au nom particulier de Rhégion déjà signalé, le défilé de Tempé, par où le Pénée s'écoule de la Thessalie vers la mer.

Sur ces sites ou formations, là où les géologues et les géomorphologues d'aujourd'hui reconnaissent le jeu d'actions tectoniques souvent très anciennes, les Anciens Grecs voyaient depuis toujours s'exercer la force du dieu Poséidon qu'ils qualifiaient pour cela de Pélôros, le Géant¹¹.

Y-a-t-il une simple coïncidence en tout cela ? N'y faut-il voir que la force de l'imagination qui a construit le mythe, ou bien la cohérence d'observations empiriques, mais répétées et comparées, ou même la permanence d'une mémoire collective chargée de souvenirs remontant à certains événements eux-mêmes ? On peut légitimement se poser la question pour quelques cas, et, à mon sens, au moins pour l'un des plus célèbres, l'ouverture de Tempé.

La légende thessalienne se rapportant à Tempé entre dans la tradition écrite — pour nous en tout cas — dès le V^e s. av. J.-C., par deux attestations : une allusion à Poséidon Pétraïos dans une ode de Pindare¹², et le passage d'Hérodote consacré à décrire la Thessalie au moment où Xerxès se présente, avec son armée, à l'entrée de Tempé¹³. Il vaut la peine de citer les éléments principaux de cette description : « On dit que la Thessalie était jadis un lac, enclose comme elle l'est de toutes parts de très hautes montagnes ... À ce que disent les Thessaliens eux-mêmes, c'est Poséidon qui créa la gorge par où s'écoule le Pénée ; et ce qu'ils disent là est vraisemblable ; quiconque estime en effet que c'est Poséidon qui ébranle la terre et que les brisures qui résultent de l'ébranlement sont l'œuvre de ce dieu, peut bien dire, à la vue de ce qu'il y a en ce lieu, que, de cela aussi Poséidon est l'auteur ; car c'est bien un tremblement de terre, à ce qu'il me paraît, qui a produit cette brisure des montagnes ».

Une version élargie de la même légende thessalienne a été enregistrée par un historien du II^e s. av. J.-C., Baton de Sinope, transmise par l'intermédiaire d'un polygraphe d'époque impériale romaine, Athénée¹⁴. Selon l'historien

11. On a deux adjectifs *πελώριος* et *πελώρος*, « monstrueux, énorme, terrible — gigantesque » pour divers dieux, héros et monstres, et des phénomènes naturels (déjà chez Homère), à partir du vieux mot *πέλωρ* ; on connaît aussi d'autres dérivés et emplois ; cf. P. CHANTRAINE, *Dict. étym.*, s.v. ; v. aussi P. PHILIPPSON, *op. cit.*, p. 185, n. 5.
12. PINDARE, *Pyth.*, IV, 246 : une scholie (cf. éd. Drachmann, 1964) mentionne explicitement, pour ce passage, l'ouverture de Tempé, et renvoie aussi à CALLIMAQUE, *Hymne à Délos*, V. 105 (le Pénée s'échappe de la plaine par Tempé).
13. HÉRODOTE, *Histoires*, VII, 129 (trad. Ph. E. LEGRAND, CUF, 1951) ; j'abrège la citation, qui comporte aussi la description des fleuves de la région et l'explication du processus de remplissage de la cuvette thessalienne.
14. BATON DE SINOPE, dans ATHÉNÉE, XIV, 639c-640a ; cf. F. JACOBY, *FGH*, III, n. 268, fgt 5 ; l'œuvre de Baton s'appelait *Περὶ Θεσσαλίας καὶ Αἰμόνιας*, avec de nombreuses légendes se rapportant aux cultes thessaliens.

hellénistique, les Thessaliens expliquaient en effet la célébration d'une de leurs grandes fêtes, les Pélوريا, par l'histoire suivante : dans un passé très ancien, le roi des Thessaliens, Pélasgos, avait engagé avec tous les Pélasges, un sacrifice, quand apparut un homme, qui dit s'appeler Pélôros, et qui fit l'annonce suivante : « dans le pays d'Haimon (le fils de Pélasgos), à la suite de violents tremblements de terre, la chaîne de montagnes appelée Tempé avait été coupée, et par cette coupure s'étaient écoulées toutes les eaux du lac qui occupait alors le pays, et là s'était établi le cours du fleuve Pénée ; ainsi s'était trouvé asséché tout le pays, qui de lac était devenu une vaste et belle plaine fertile. À cette nouvelle, le roi Pélasgos déposa devant Pélôros la table à offrandes qui avait été préparée pour lui-même, et les assistants à leur tour offrirent au porteur de cette nouvelle les dons et les cadeaux les plus précieux. Tous, Pélasgos en tête, le servirent au banquet du sacrifice. Plus tard, après avoir pris possession du pays, les Thessaliens firent un simulacre représentant le banquet en question, et offrirent un sacrifice à Zeus Péloros, sacrifice non sanglant d'offrandes. Telle fut l'origine de la plus grande fête des Thessaliens, les Pélôρια ». Ce récit paraît résulter de compilations associant des éléments d'origines distinctes : l'explication d'une fête religieuse consacrée à célébrer les moissons, la mention relative à l'assèchement de la plaine thessalienne, libérée de ses eaux pour devenir une région de culture, enfin la révélation, par un messenger, de l'intervention divine manifestée par le tremblement de terre. À la fin du compte, la légende vient justifier une fête populaire en l'honneur d'un dieu tératologique, qui semble identifié à Zeus, mais possède les pouvoirs et les attributions de Poséidon¹⁵.

Ainsi se perpétuait en Thessalie un récit qui servait à expliquer une célébration religieuse de toute première importance. Ce récit de la coupure de Tempé, dont Poséidon-Pélôros portait lui-même la nouvelle, paraît s'accorder de manière assez singulière aux interprétations des géologues, comme en témoignent les observations présentées par H. Schneider dans une étude récente¹⁶ dont je traduis ici les remarques essentielles :

« De la constitution récente du Delta du Pénée, on tire aussi la conclusion que la faille de Tempé dans sa forme actuelle comme cours du Pénée doit

15. Pour l'interprétation de la légende, cf. les explications présentées par HÖFER, in ROSCHER, *Myth. Lexikon*, s.v., *Pelorios*, qui accepte l'équivalence Zeus Pelorios, Poséidon (suivi par P. PHILIPPSON, *Thessalische Mythologie*, 1944, p. 185, n. 5) et par L. ZIEHEN, in *RE*, s.v. *Peloria*, selon lequel les dieux « olympiens » et Zeus en particulier, ont très tôt pris la place des divinités locales dans les légendes religieuses.

16. H. SCHNEIDER, *Zur quartärgeologischen Entwicklungsgeschichte Thessaliens*, in *BAM*, 6, 1968, p. 68 ; H. SCHNEIDER, p. 66, souligne que la tradition antique (Hérodote, Athénée) a attiré l'attention des voyageurs, géographes et géologues dès le début du 19^e s. (Cf. sur ce point notamment H. KRIEGK, *Das thessalische Tempe*, 1858). Pour la sismicité de la région de Larisa, cf. K.I. MAKRIS, communication présentée au Colloque international d'avril 1965 Λάρισσα-παρελθόν και μέλλον ; pour une zone de 100 km autour de la ville, outre le séisme du 9 juillet 1892, les observations portant sur la période 1911-1975 (65 ans) ont permis d'enregistrer 57 séismes d'une intensité égale ou supérieure à 5.0 sur l'échelle de Richter ; deux d'entre eux ont dépassé 6.0, le plus important (1^{er} mars 1941) a atteint 6.3.

être aussi très récente. Il est clair que l'établissement de cette faille revient à une phase tectonique du Pléistocène récent, à la suite de laquelle l'érosion s'est manifestée avec force. Elle a pu le faire de manière d'autant plus efficace qu'en ce point, par suite des directions pré-dessinées par la tectonique, par ruptures et failles, les résistances à vaincre étaient moindres. J'incline à penser qu'en ce point, au défilé de Kalamaki, une érosion régressive a entaillé le massif sur les deux versants, au cours du Pléistocène récent, jusqu'à la création d'une jonction et celle du passage (pour le fleuve). C'est à cet endroit que la chaîne du Bas-Olympe et de l'Ossa avait la plus petite largeur, et le Pénée du Pléistocène ancien avait effectué là un travail d'érosion préparatoire. Le travail de la coupure semble avoir été intense principalement sur le versant oriental (raisons climatiques — versant humide), car dans la moitié orientale du défilé, les falaises de rive sont particulièrement verticales et les cônes de déjection des ravines latérales très petits, c'est-à-dire très érodés. S'il s'est produit, à la phase finale de la coupure, qui se placerait à peu près au début du Mésolithique, un tremblement de terre, nous ne pouvons naturellement plus l'établir aujourd'hui. Mais les données tectoniques rendent cette possibilité vraisemblable, si bien que la tradition mythique reflète, de manière plausible comme en bien d'autres cas, pour une bonne part la réalité des événements ».

H. Schneider arrive à la conclusion que la phase finale de la coupure de Tempé se placerait à peu près au début du Mésolithique. Or les observations conjointes des géologues et des archéologues ont bien montré que les premiers établissements humains connus en Thessalie remontent à la fin du Paléolithique, que la plus grande partie de la plaine thessalienne était alors sous les eaux et que la distribution des établissements humains correspond aux lignes de rivages d'un vaste lac central. Les habitants du pays ont donc connu la situation décrite dans le mythe, ils ont suivi au fil du temps l'assèchement de la plaine thessalienne, en étendant leur domaine au fur et à mesure que les eaux se retiraient. Que ce processus ait été continu sur une très longue durée — il se poursuit encore sous nos yeux, avec une intervention encore plus directe de l'homme — est évident¹⁷. Qu'il ait été marqué par un ou plusieurs événements ponctuels, dont un brusque retrait du lac à la suite d'une rupture brutale des derniers verrous fermant l'accès des eaux à la mer, cela est parfaitement vraisemblable. Rien ne s'oppose non plus à ce que le souvenir d'un tel événement se soit transmis, plus ou moins précis, plus ou moins confus, d'occupant du terroir à occupant du terroir, quelles qu'aient été les transformations de population que la région a pu connaître.

17. Le drainage définitif du lac Karla (Boibé) date des années 1955-1960 avec le percement en 1955 d'un tunnel destiné à assurer l'écoulement des eaux vers le golfe de Volos, cf. M. SIVIGNON, *La Thessalie, analyse géographique d'une province grecque*, Lyon, 1975, p. 402-403.

L'exemple de Tempé développe ce que la langue et la religion nous faisaient déjà percevoir : les populations des pays grecs ont eu, depuis leurs origines, une très vive conscience des phénomènes sismiques, dont les manifestations ont été profondément inscrites dans leur mémoire. Il n'est donc en rien surprenant que l'on retrouve dans les traditions orales, spécialement les traditions religieuses, les manifestations de cette mémoire collective, dont la permanence paraît incontestable localement sur de très longues durées. Les récits relatifs à Tempé permettent de constater que la permanence de la tradition a dépassé un, voire deux millénaires (du milieu du 4^{ème} millénaire au début du 1^{er} millénaire av. J.-C.) ; on ne s'en étonnera pas ; j'en évoquerai ici un autre exemple, de durée presque comparable, mais plus récent.

La presqu'île de Méthana, sur la côte orientale du Péloponnèse¹⁸, est bien connue des géologues et des vulcanologues. Elle a été formée à l'époque tertiaire par la remontée de roches éruptives à partir du fond marin, selon un processus et avec des matériaux caractéristiques du volcanisme grec, tel qu'il est illustré par l'île de Santorin. À Méthana, les témoignages relatifs à l'activité volcanique pendant l'époque protohistorique et historique — c'est-à-dire les trois derniers millénaires — sont réduits à la mention d'un seul événement : une éruption que l'on peut dater du règne d'Antigone Gonatas (283-239 av. J.-C.). Sur le terrain, les géologues modernes ont pu déterminer le lieu de l'éruption du III^e s. av. J.-C., et distinguer les dépôts volcaniques récents des formations plus anciennes. Mais ils ont été aidés en cela par la toponymie locale : un lieu-dit Kaméni Pétra (la pierre brûlée), que les cartes ont enregistré à partir des informations recueillies sur place. À ce toponyme, correspondent aussi trois autres, qui témoignent de l'activité souterraine, dans la région et s'appliquent à d'autres lieux que celui de l'éruption du III^e siècle : le nom de sources thermales utilisées dans l'Antiquité sur un site appelé Broma, celui des sources exploitées aujourd'hui près de Méthana à Bromolimni, enfin le nom d'un village Kayméno Chôri « le village brûlé », proche d'une coulée de lave ancienne. Ce toponyme « atteste la permanence d'une tradition locale qui attribue, sans hésitation, au phénomène volcanique la formation des terrains où il est installé »¹⁹. Mais il y a plus : dans l'Antiquité, et bien avant l'éruption historique que nous connaissons par les textes, les habitants connaissaient l'origine volcanique de leur presqu'île : Héphaïstos, le dieu du feu souterrain et des volcans, y était honoré d'un culte. Ce culte a même dû être le culte principal ou l'un des plus significatifs de la cité antique, puisqu'on trouve sa tête barbue, coiffée d'un pilos conique, sur un monnayage d'argent émis par Méthana vraisemblablement

18. Je prends cet exemple à R. Baladié, (déjà cité n. 2) p. 157-163, en suivant ses développements et interprétations.

19. R. BALADIÉ, *op. cit.*, p. 159.

dans le troisième tiers du IV^e s. av. J.-C. Tous ces faits montrent que la conscience des phénomènes telluriques se perpétuait dans la mémoire collective, même en l'absence d'événements catastrophiques, sur de très longues durées.

2. LA CROYANCE ET LA SCIENCE

Présente dans la mémoire collective des anciens grecs, la conscience des phénomènes sismiques est entretenue en permanence par les manifestations telluriques qui viennent troubler aussi la vie présente. Ainsi les tremblements de terre ne nourrissent pas seulement les mythes du passé, ils occupent les esprits au quotidien. Pour les uns et les autres ces manifestations le plus souvent catastrophiques et destructrices sont tout à la fois objets de crainte et de curiosité. On les redoute et on les observe, on en recherche les causes dans la colère divine ou dans les mouvements des éléments naturels, on cherche à les recenser et à les décrire. Ainsi le mythe devient histoire, histoire des séismes et histoire des hommes face aux séismes, il se développe par la croyance et la religion, il se purifie par les explications de la science.

Considérons d'abord le phénomène religieux, non pas parce qu'il est le plus ancien, ou parce qu'il a disparu sous la poussée des explications rationalistes, mais parce qu'il plonge lui aussi dans les profondeurs de la mémoire collective. Il est bien clair et naturel que le dieu qui ébranle la terre, Poséidon, manifeste sa puissance et aussi sa colère par tous les mouvements telluriques et souterrains que les hommes peuvent ressentir ou constater : les pertes ou les turbidités soudaines des sources et des cours d'eau, les glissements de terrain, et par dessus tout, les tremblements de terre, dont les phénomènes évoqués à l'instant ne sont souvent que des conséquences.

Mais pour reprendre la formule d'un auteur du II^e s. ap. J.-C., le dieu qui provoque ces manifestations est aussi celui qui peut en protéger, il est celui qui peut κινεῖν τε καὶ σώζειν²⁰. C'est pourquoi Poséidon, dans les lieux où il se manifeste, est aussi le dieu Ἀσφάλειος, celui qui donne la stabilité, et la sécurité, le mot ἀσφάλεια recouvrant en grec ces deux sens²¹.

Ce recours au dieu est bien sûr un espoir, mais il est, en pays grec, bien souvent déçu. Aussi le plus souvent, la crainte l'emporte dans l'esprit des hommes, devant ce qu'il considère comme la colère du dieu, la θεομηνία. En cela Poséidon partage ce pouvoir avec Zeus, dont il n'est en réalité que la forme spécialisée. Le vocabulaire religieux exprime fortement cette identité, en accolant l'épithète *pelōrios* que j'ai déjà présentée, à l'un comme à l'autre.

20. ARISTIDE, I, 437 sq. Dindorf.

21. Pour Poséidon Asphaleios, cf. R. BALADIÉ, *op. cit.*, p. 144 et n. 37 et L. ROBERT, in *BCH*, 102, 1978, p. 400.

Dans la crainte, les hommes guettent bien évidemment tous les signes de la colère divine, dont ils connaissent les effets catastrophiques. Un terme du vocabulaire, *διοσημία* « le signe de Zeus », sert à désigner tous ces phénomènes naturels considérés comme manifestant la colère du dieu : une perturbation atmosphérique soudaine, un éclair, un tremblement de terre, etc.²²

Dans l'inventaire des signes ainsi désignés, le tremblement de terre est considéré comme particulièrement significatif ; il est le *τέρας*, le phénomène extraordinaire et monstrueux par excellence²³. Les Grecs y ont toujours été attentifs ; des interprètes officiels étaient spécialement désignés pour interpréter tous ces signes. C'est vraisemblablement sur leurs avis que les Athéniens ont interrompu une séance de l'assemblée, lors du tremblement de terre de 420²⁴ ; sur leur avis encore que le roi de Sparte Agis a interrompu des campagnes militaires, dans des circonstances analogues, en Attique en 426, contre Élis en 401²⁵. Et Cicéron et Plutarque font aux tremblements de terre une place dans la mantique²⁶.

Mais à côté de ces interprètes officiels, se multipliaient aussi les interprétations à propos des séismes comme d'autres catastrophes naturelles, que produisaient et répétaient toutes les espèces de térateologues, astrologues et mages. Quelquefois, pour les réfuter ou s'en amuser, les savants et les intellectuels mentionnent quelques lignes de ces interprétations²⁷, qui ne sont pour nous que des « contes à dormir debout » ; mais nous devons rectifier notre jugement sur ce point. Dans la mentalité des populations antiques, comme aujourd'hui, la croyance et la science coexistent sans nécessairement s'opposer.

Pour les esprits sincèrement religieux, le tremblement de terre n'est pas seulement un signe astrologique. Il est véritablement l'expression d'une volonté divine, le signe de sa colère face à une souillure des hommes : il est un *σημείον* au sens religieux du terme. Telle était déjà la conviction qu'exprimaient Hérodote, *Hist.*, VI, 98 et Sophocle, *Oed. Col.*, 94, conviction qui n'a cessé de se renforcer et de se systématiser au cours de l'histoire. Rien n'est plus caractéristique à ce sujet que d'analyser le dossier des relations successives se rapportant à la catastrophe sismique qui engloutit,

22. Cf. pour ce mot les commentaires de R. BALADIÉ, *op. cit.*, p. 97, n. 21.

23. Je rappelle que *τέρας* est considéré par les philologues comme provenant de la même racine indo-européenne que *πέλωρ* et ses dérivés, cf. E. BENVENISTE, *Origines de la formation des noms*, 1973, p. 20 et 33 ; sur le sens et l'emploi du terme en grec, cf. aussi P. CHANTRAINE, *Dict. étym.*, s.v.

24. THUCYDIDE, V, 45 ; sur ce point et le suivant CAPELLE, *RE*, Suppl. IV, s.v. *Erdbebenforschung*, col. 360 (1924).

25. THUCYDIDE, III, 89, 1 (cf. Diodore XII, 59, 1) et XÉNOPHON, *Hellenica*, III, 2, 24.

26. Cf. Th. HÖPFNER, *RE*, s.v. *Mantike*, Col. 1281 (1928).

27. Par exemple ARISTOTE, *Météor.*, II, 368 a 25 ; cf. aussi LUCIEN, etc.

en 373 av. J.-C., les villes de Boura et d'Héliké, sur la côte Nord du Péloponnèse. Strabon a consacré à cette tragédie un développement d'une longueur exceptionnelle après l'avoir mentionnée dans ses *Prolégomènes*. C'est qu'en une seule nuit une ville entière, Héliké, disparut sous la mer, et une autre, Boura, fut gravement endommagée et partiellement ensevelie sous la terre. Surprises dans leur sommeil, les populations de l'une et l'autre ville furent en quelques instant anéanties. Par sa brutalité et l'ampleur de ses destructions, cette catastrophe avait beaucoup frappé les contemporains. Elle offrait aux moralistes une illustration saisissante du thème de la fragilité de la vie et aux esprits religieux un inépuisable sujet de réflexion²⁸.

Attestée par un grand nombre d'auteurs, la catastrophe fut ainsi analysée, amplifiée, déformée, comme il arrive en général pour ce genre d'événement. Devant la brutalité de semblables tragédies, l'ampleur des destructions, l'importance des pertes de vies humaines, il est difficile de conserver le sang-froid intellectuel que requiert une étude scientifique du phénomène qui les produit.

Dès l'époque de la catastrophe, un philosophe disciple de Platon, Héraclide du Pont, avait donné une interprétation religieuse de la catastrophe de Boura et d'Héliké. Strabon nous en a transmis l'essentiel : « la catastrophe s'est produite par la colère de Poséidon ... les Hélikéens se sont rendus coupables d'une faute grave envers Poséidon en maltraitant une délégation venue d'Ionie demander le transfert (ἀφίδρουσις) d'un élément du culte pour un sanctuaire qui devait être consacré au dieu là-bas ». ²⁹

Cette tradition s'est transmise pendant six siècles, d'Héraclide jusqu'à Élien, mais le crime s'est aggravé dans les présentations successives : dans Diodore, les Hélikéens troublent le sacrifice offert par les Ioniens et se saisissent de leurs personnes ; dans Pausanias, ils les chassent du sanctuaire et les mettent à mort ; plus impies enfin, dans Élien, ils les égorgent sur l'autel. La version d'Héraclide est probablement, dans le processus décrit, la plus proche des faits réels : il s'est sans doute produit un incident entre les Ioniens et les Hélikéens, quelques années avant la catastrophe, et non, comme le veut Héraclide, quelques mois seulement auparavant³⁰. Mais Héraclide n'a pas hésité à faire apparaître une relation de cause à effet entre les deux événements, à en développer les conséquences dans le sens le plus dévot et le plus mystique, systématisant en théorie une opinion qui était assurément

28. Pour l'analyse de la catastrophe de Boura et Héliké, j'emprunte directement aux pages très détaillées et pertinentes de R. BALADIÉ, *op. cit.*, p. 145-157. Cf. aussi B. BOUSQUET, J.J. DUFAURE, et P.Y. PÉCHOUX, *Comment repérer les effets sismiques dans les paysages méditerranéens*, in *Tremblements de terre, histoire et archéologie. Actes des IV^e Rencontres d'archéologie et d'histoire d'Antibes*, 1984, p. 48, avec bibliographie, et *Temps historique et évolution des paysages égéens*, in *Méditerranée*, 2, 1983, p. 9-10 (avec carte fig. 3).

29. Pour Héraclide et son interprétation de la catastrophe cf. R. BALADIÉ, *op. cit.*, p. 155 et n. 86.

30. Interprétation vraisemblable des faits pour R. BALADIÉ, *op. cit.*, p. 157 et n. 90.

d'origine religieuse et populaire. Strabon nous dit en effet qu'immédiatement après la catastrophe, le lieu où elle s'était produite était devenu un centre d'attraction. On peut imaginer, par comparaison avec nos propres comportements, la foule des curieux et leurs commentaires répétés.

À l'opposé de cette interprétation d'un philosophe, à nos yeux crédule et superstitieuse, nous avons sur la catastrophe le témoignage d'un esprit raisonnable et pourrait-on dire « objectif ». Peu après l'événement le grand savant Ératosthène s'est en effet rendu sur les lieux, et Strabon nous en a transmis en quelques mots le souvenir : sur place Ératosthène a examiné les lieux, il a fait une enquête, interrogeant en particulier des bateliers, qui lui ont dit que, dans la ville submergée, la statue de Poséidon était restée debout, le trident à la main, mettant à mal leurs filets de pêche. Témoignage d'un grand intérêt en raison de la personnalité de ce savant, et à y regarder de près, significatif du sérieux de son intelligence. Il est clair en effet qu'Ératosthène n'a rien vu du tout, qu'il se contente de rapporter ce que lui ont dit les pêcheurs, et que ceux-ci donnaient de l'accident survenu à leurs engins de pêche une explication fortement sujette à caution³¹.

Dans l'attitude d'Ératosthène à Boura et Héliké, se retrouve le comportement d'observateur et d'enquêteur qui est celui de tous les scientifiques. Tel a été aussi le comportement des savants grecs, devant les tremblements de terre, dès les origines, depuis le VI^e s. av. J.-C. Sans retracer, comme je l'ai fait ailleurs³², les efforts et les approches successives qui ont jalonné la recherche des savants grecs sur les séismes depuis cette époque et jusqu'à l'époque impériale, je reprendrai ici les conclusions tirées sur leurs travaux par des chercheurs modernes, géomorphologues spécialisés dans l'analyse historique des séismes : « Les séismes, perturbations majeures du milieu physique méditerranéen, sont pour eux des événements au sens plein du terme. Leur observation nourrit des ouvrages de didactique ; on s'efforce de s'en protéger, (recueils de signes précurseurs, analyses de secousses, réflexions sur les effets) tout cela révélant une bonne qualité technique de l'observation. On sait aussi intégrer les séismes dans l'espace géographique (même si) cet arsenal repose encore sur des concepts fondamentaux flous, où les tentatives d'interprétation mécaniste sont encore loin d'être (toujours) séparées du contexte religieux »³³

Les mêmes auteurs reprennent encore les mêmes conclusions : « L'attention portée aux séismes est en tout cas une des preuves de la socialisation de l'espace physique par les sociétés antiques. Les séismes sont reconnus comme des événements ; leur observation conduit à la rédaction d'ouvrages

31. Pour l'attitude d'Eratosthène, cf. R. BALADIÉ, *o.l.*, p. 146-147.

32. B. HELLY, *Observations et théories sur les séismes dans les sources historiques grecques, in Tremblements de terre, histoire et archéologie*, p. 63-71.

33. B. BOUSQUET, J.J. DUFAURE, P.Y. PÉCHOUX, *Connaître les séismes en Méditerranée : de la vision antique à la vision actuelle*, in *Tremblements de terre, histoire et archéologie. Actes des 4^e Rencontres d'Antibes*, 1984, p. 34.

didactiques relatifs à la séismicité (recueil de signes prémonitoires) ; la description des séismes révèle la bonne qualité technique des observations qui leur sont relatives. D'un autre côté les séismes sont reconnus comme caractéristiques de certains compartiments de l'espace. Les éléments d'une géographie des espaces séismiques sont donc en place précocement. Et cette géographie s'inscrit à différentes échelles ».³⁴

L'opposition, bien caractéristique, des relations d'Héraclide et d'Ératosthène, montre que ce jugement est parfaitement fondé. Elle renvoie en fait à deux attitudes — qu'il ne faudrait d'ailleurs ni durcir, ni séparer trop fortement l'une de l'autre — de toute l'Antiquité, attitude que caractérise de manière très nette l'historien Diodore de Sicile au II^e s. av. J.-C., à propos justement de la catastrophe d'Héliké³⁵. Diodore distingue entre les physiciens, qui attribuent les grands fléaux non au divin, mais à des causes naturelles et nécessaires, et les esprits pieux, qui les interprètent comme des punitions infligées par les dieux aux hommes impies. Diodore, pour sa part, se range sans hésiter parmi les seconds, comme font également Pausanias et Élien. Cette position, qui relève de la foi — même teintée de superstition — ne disparaît pas avec le paganisme. Dans toute l'Antiquité tardive, pendant le Moyen Âge et encore aujourd'hui, les hommes de la chrétienté cherchent les significations religieuses des catastrophes naturelles, dont les tremblements de terre, et y voient autant de manifestations de la désapprobation divine, dont ils recherchent les antécédents et les parallèles dans la Bible. Au contraire, du côté des « physiciens » se rangent les esprits soucieux de connaître les causes des phénomènes, les savants de la Grèce comme ceux d'aujourd'hui.

3. SUBIR ET AGIR :

DE LA RÉACTION PHYSIQUE À LA SOCIALISATION DE L'ESPACE

Les textes antiques ne nous apprennent pas seulement les interprétations des hommes de foi ou de science ; ils nous montrent bien souvent, même si telle n'était pas toujours l'intention explicite des auteurs, les réactions des individus et des groupes sociaux affectés par les catastrophes telluriques. C'est sur ce point, peut-être, que les sociétés antiques se distinguent le plus de nos comportements modernes, et, nous le verrons, la comparaison n'est pas forcément à notre avantage. Nous évoquerons pour commencer les réactions des hommes devant les phénomènes, avant d'aborder les mesures actives de prévision ou de prévention que les villes ou les états ont pu prendre en ce domaine.

34. ID., *Séismes et espaces sismiques : une incursion des géographes dans le domaine de l'Antiquité classique*, Pallas, Annales Univ. Toulouse le Mirail, 1981, p. 51.

35. DIODORE, 15, 48, 4 ; cf. R. BALADIÉ, *op. cit.*, p. 154 et n. 76 ; pour la position de Strabon, cf. *ibid.*

Différents textes nous parlent tout d'abord des effets directs des tremblements de terre sur le cadre de vie³⁶. Les effets sur la flore et la faune sont parfois notés, comme dans le texte de Sénèque, à propos du séisme du 5 février 63 ap. J.-C. en Campanie : « un troupeau de moutons a péri, des statues se sont partagées par le milieu, des gens ont eu l'esprit dérangé et ont erré comme des fous »³⁷. Mais ce sont surtout les effets sur les objets, habitations et édifices publics qui reviennent le plus souvent dans les descriptions. Ainsi Plutarque rapportant le tremblement de terre de 464 av. J.-C. à Sparte : « plusieurs cimes du Taygète furent arrachées par la secousse et la ville elle-même fut entièrement démolie, toutes les maisons, à l'exception de cinq, s'étant effondrées ». Puis il mentionne l'éroulement du gymnase sur les éphèbes qui s'y exerçaient au même moment et y périrent tous. Certaines descriptions sont étendues aux dimensions d'une région. C'est ainsi que les observations collationnées par Démétrios de Callatis et portant sur les effets du tremblement de terre de 426 dans la région du golfe lamiaque et la partie nord de l'Eubée, nous ont été transmises par Strabon : « Démétrios de Callatis dit que les îles Léchades furent submergées en grande partie ainsi que le Cénéon ; que les sources chaudes à Aedipsos et aux Thermopyles s'arrêtèrent pendant trois jours puis recommencèrent à couler. À Oréos, le mur vers la mer et quelque sept cents maisons s'effondrèrent ; à Échinus, à Phalara, les fondations furent même retournées de fond en comble. Des phénomènes très voisins se produisirent à Larissa et à Lamia. Scarpheia fut soufflée en l'air depuis les fondations et pas moins de dix-sept-cents personnes furent englouties ; à Thronion, le nombre des victimes fut à peine supérieur à la moitié de celui-ci, car le flot s'étant soulevé en trois endroits différents, une partie des eaux se porta vers Scarphé et Thronion, une autre vers les Thermopyles, et la troisième se jeta sur la plaine jusqu'en Phocide ; les sources des fleuves furent tariées pendant plusieurs jours ; le Sperchios changea de cours et rendit les routes navigables ; le Boagrius alla passer dans un autre ravin et les villages d'Alopé, de Cynos et d'Oponite furent sérieusement endommagés ; Oeon, la citadelle au-dessus, fut complètement renversée ; à Élatée, une partie du mur s'écroula et à Alpénos, en pleine fête des Thesmophories, vingt-cinq jeunes filles qui avaient couru tout en haut d'une des tours du port pour jouir du spectacle, furent entraînées par la chute de la tour et tombèrent dans la mer. À ce qu'on raconte aussi, en plein milieu d'Atalante, île proche de l'Eubée, une déchirure se produisit dans le sol, assez large pour livrer passage à des navires ; une partie de la plaine fut inondée sur une distance de vingt stades (3 km) et une trière qui se trouvait dans les hangars maritimes fut soulevée et passa par-dessus le mur »³⁸.

36. Je laisse ici de côté la description des effets sur le cadre naturel, on se reportera sur ce point aux exposés de B. Bousquet, J.J. Dufaure, P.Y. Péchoux, cités n. 28 et 33 (avec bibliographies).

37. SÉNÈQUE, *Quaest. Nat.*, VI, 1, 3.

38. STRABON, I, 3, 20, cité et analysé par Bousquet-Dufaure-Péchoux (cf. n. 33), p. 29-30.

D'autres attestations, au contraire, naissent d'une phrase ou d'un mot dans une inscription. La confirmation du séisme vient alors parfois de la confrontation de ce document avec les observations archéologiques. Ainsi une stèle de Delphes fait allusion à une destruction du temple d'Apollon³⁹, catastrophe majeure pour l'histoire du monument et celles de toute l'architecture grecque : c'est le temple des Alcmonides, achevé vers 510, qui fut abattu en 373 av. J.-C. Le verbe utilisé est seul porteur du sens : καταχέω « La catastrophe a sans doute été provoquée par un ébranlement qui a durement affecté l'opisthodomos du temple à l'Ouest ... Les secousses sismiques provoquèrent vraisemblablement la chute de blocs et de cailloux très « hétérogènes » empruntés au versant qui domine le sanctuaire ; il a fallu refaire le mur de soutènement, redresseur de terre, l'ischégaon »⁴⁰.

Un mot suffit : on a pu déterminer certaines catastrophes — et les dater —, à partir du terme de συμπτώματα, qui apparaît, dans plusieurs inscriptions hellénistiques des cités grecques d'Asie Mineure. Ce terme, courant dans Polybe et les inscriptions, a le sens de « tristis eventus, calamitas », mais il apparaît régulièrement pour évoquer des catastrophes sismiques lorsque nous pouvons reconstituer le contexte, par exemple la mention conjointe de reconstructions⁴¹.

Les textes antiques ont souvent enregistré les comportements des hommes isolés ou en groupe, au cours des tremblements de terre ou immédiatement après. L. Robert a commenté avec le sens des réalités historiques et quotidiennes qui est le sien une stèle funéraire de Nicomédie assez exceptionnelle. Cette pierre tombale représente une scène pour ainsi dire « prise sur le vif » : un homme barbu, Hermès, « droit dans sa longue tunique de vieux serviteur, tenant contre lui les deux petits enfants (de son maître) dans un costume de cérémonie, plus sérieux que leur âge et qui témoigne de leur rang. Il les rassurait comme il pouvait et il était resté avec eux dans la secousse sismique qui les a écrasés tous les trois »⁴². En remerciement de ce geste nourricier, le père a fait sculpter ce monument et graver l'inscription qui nous explique la scène. Cette stèle funéraire est sans doute une pièce unique : de fait, et malgré la fréquence et la gravité des tremblements de terre en Méditerranée, nous avons dans l'épigraphie peu de mentions individuelles d'une mort dans un séisme. L. Robert dans l'étude évoquée à l'instant, a pu en mentionner seulement deux autres, d'époque impériale tardive⁴³.

39. *Inscription de Delphes, Sylloge*³, 295, cf. J. POUILLOUX, *Promanities collectives et protocole delphique*, in *BCH*, 76, 1952, p. 488.

40. B. BOUSQUET et P.Y. PÉCHOUX, *Pallas, Annales de l'univ. de Toulouse le Mirail*, 1981, p. 53-55.

41. C'est ce que L. Robert a rappelé à plusieurs reprises : cf. *Hellenica*, XI-XII, p. 526 (décret de Pharos en mer Ionienne) ; J. et L. ROBERT, *Bull. épigraphique*, 1971, n. 621, p. 506 (Iasos) ; 1973, n. 432, p. 430 (Iasos).

42. L. ROBERT, *Documents d'Asie Mineure*, in *BCH*, 102, 1978, p. 395-398 (citation p. 396).

43. *Op. cit.*, p. 398-400 avec rappel aussi des consécrations d'actions de grâces dédiées par ceux qui ont échappé à la mort.

Dans des tremblements de terre où il y a de nombreuses victimes, on a dû recourir, comme encore aujourd'hui, à des inhumations collectives. Une sépulture de ce type est mentionnée à Sparte, après la catastrophe de 464 : on a établi un tombeau collectif, en particulier pour les éphèbes ensevelis par l'écroulement du gymnase, tombeau appelé *Séismatias*, encore debout et visible au temps de Plutarque, cinq cents ans plus tard⁴⁴. Une autre sépulture analogue est attestée dans une inscription de la nécropole de Camiros à Rhodes ; on la rapporte au fameux séisme de 227 av. J.-C.⁴⁵. De même à propos de la catastrophe d'Héliké et de Boura dont j'ai déjà parlé, on peut constater que la recherche des corps des victimes a été engagée aussitôt après l'événement, et que ceux du moins qui ont pu être retrouvés ont fait l'objet d'une inhumation, sans doute collective elle aussi.

Plusieurs textes permettent d'évoquer les réactions physiques des personnes isolées et des groupes, pendant le séisme et aussitôt après. Les effets psychologiques et spécialement la panique qui saisit les foules sont bien décrits par Sénèque : « Des individus ont couru çà et là en insensés et comme frappés de stupeur. C'est l'effet de l'épouvante. Modérée et personnelle la peur jette le trouble dans l'esprit. Quand elle s'empare de toute une population, quand les villes s'écroulent, que les foules sont écrasées, que la terre tremble, faut-il s'étonner qu'elle égare des esprits ballottés sans ressource entre la douleur et la crainte ? On ne garde pas facilement sa raison dans les grandes catastrophes »⁴⁶.

À ce texte font écho, par exemple, des évocations beaucoup plus tardives de chroniques byzantines : « Cette année-là, il y eut de grands séismes qui firent trembler les murs et les tremblements de terre persistèrent longtemps de sorte que les gens n'osèrent pas demeurer chez eux et s'en allèrent dans la campagne, faisant des prières nuit et jour », et encore : « Cette année-là il y eut un terrible séisme en septembre » ... « Beaucoup de monde périt. Le tremblement de terre dura longtemps de sorte que la ville fut emplie de puanteur »⁴⁷.

Mais les Anciens, connaissaient bien aussi comment porter remède à ces mouvements irraisonnés. Un texte de Plutarque décrit ainsi les réactions des habitants de Sparte lors du séisme de 464 après la première secousse, au cours de laquelle les éphèbes furent ensevelis dans l'effondrement du gymnase : « le roi Archidamos se rendit compte instantanément, d'après ce qui venait de se passer, du danger qui menaçait. Aussi voyant les citoyens occupés à tenter de sauver de leurs maisons les objets les plus précieux, il fit sonner de la

44. Cf. R. BALADIÉ, *op. cit.*, p. 141.

45. *IG*, XII 1, 708 ; *T. Camirenses*, 161 ; cf. L. ROBERT (cité n. 42), p. 399.

46. SÉNÈQUE, *Quaest. Nat.*, VI, 29, 1-3 cité par Bousquet, Dufaure, Péchoux (n. 33), p. 32.

47. *Chronikon Pascale*, 588, 6 (séisme de 447 à Constantinople) et Kedrenos, I, 618, 16 (séisme de 470 touchant la même ville) cités *ibid.*

trompette, comme si les ennemis approchaient, afin que l'on se rassemblât en armes le plus vite possible autour de lui »⁴⁸. Seule cette initiative, dans une telle catastrophe, sauva Sparte du danger que lui faisaient courir les hilotes révoltés à la suite de la catastrophe. Mais elle la sauva, peut-on aussi ajouter, de la panique des habitants eux-mêmes.

Quelques décennies plus tard, une armée lacédémonienne conduite par Agis entra en Attique, et elle fut soumise aux effets du séisme de 426 : les soldats, saisis de crainte, entonnèrent le péan, ce qui eut pour effet, une fois encore, d'éviter la débandade. Mais le roi n'en décida pas moins d'interrompre la campagne en cours et de rentrer à Sparte. En 387, le roi Agésipolis réagit exactement à l'inverse, et poursuivit la marche⁴⁹. Cette attitude qui a paru exceptionnelle du point de vue religieux, ne se justifie pas moins que les réactions des Spartiates d'Agis ou d'Archidamos : en resserrant les rangs, en jouant sur le réflexe de la discipline, il est très possible d'atténuer, sinon de faire disparaître chez chacun, les effets d'une crainte individuellement insurmontable.

Au-delà de la réaction physique et individuelle, les réponses que les sociétés antiques ont apportées, face à ces séismes ont été essentiellement collectives et organisées. Elles reposent sur le développement de véritables « réseaux d'aide et de secours, qui bien évidemment se sont modifiés au cours des siècles, en fonction des modifications politiques enregistrées par le bassin méditerranéen »⁵⁰. De fait les initiatives ont progressivement changé d'échelle et de structure entre le VI^e siècle avant J.-C. et le IV^e-V^e siècle après J.-C. On peut distinguer, je crois, trois grandes phases dans cette évolution.

À l'époque ancienne, les cités sont autonomes, elles vivent dans un cadre régional relativement limité. À l'occasion des catastrophes naturelles, et spécialement des séismes, les interventions sont ponctuelles, elles manifestent une solidarité de voisinage. On peut tenir pour exemplaire deux des récits relatifs aux catastrophes qui ont touché le Péloponnèse à l'époque classique. À Sparte, en 464, les citoyens se tirent seuls d'affaire grâce à la décision rapide prise par le roi Archidamos, ils sont seuls également quand il leur faut faire face à la révolte des hilotes et des Messéniens de l'Ithomé⁵¹. Un siècle plus tard, la catastrophe qui a détruit Boura et Héliké entraîne des réactions déjà plus larges : outre la présence d'une foule de gens attirée sur les lieux par la curiosité, dont la plupart sont venus sans doute des environs, les

48. PLUTARQUE, *Vie de Cimon*, 16 ; cf. J. DUCAT, *Le tremblement de terre de 464 et l'histoire de Sparte*, in *Tremblements de terre, histoire et archéologie*, (cf. n. 28), p. 73-83.

49. Pour Agis, cf. THUCYDIDE, III, 89.1 ; même réaction dans une attaque contre Élis en 401, cf. XÉNOPHON, *Hellenica*, III, 2, 24 ; pour Agésipolis, cf. XÉNOPHON, *Hellenica*, IV, 7, 4.

50. B. BOUSQUET, J.J. DUFAURE, P.Y. PÉCHOUX (étude citée n. 33), p. 32.

51. Cf. les commentaires de J. Ducat (étude citée n. 48) pour les conséquences politiques de la catastrophe, dont les auteurs anciens ont eu déjà conscience ; sur ce thème, « séisme et puissance politique », cf. BOUSQUET, DUFAURE, PÉCHOUX (n. 33), p. 33-34.

sources signalent aussi l'intervention de 2.000 Argiens. Malgré leur concours très actif, on ne put repêcher tous les cadavres des victimes entraînés dans la mer à Héliké. À Boura, seuls furent sauvés ceux qui par hasard étaient hors de chez eux ou en voyage ; ils durent procéder à une refondation de leur ville⁵².

À partir de la haute époque hellénistique, la constitution de pouvoirs forts et centralisés dans les royaumes hellénistiques donne aux actions d'entraide et de secours une dimension plus systématique et organisée. Trois aspects peuvent être dégagés à partir des textes. Les autorités royales interviennent désormais pour apporter leur appui et leurs moyens aux villes et aux populations sinistrées. Ce qui les anime peut être assurément analysé comme sentiment, réaction personnelle⁵³. Mais en même temps, s'exprime un rapport de droit moral et quasiment politique, inspiré des modes de dépendance qui fondent les grandes monarchies orientales : le roi est le seigneur, mais il est aussi le protecteur, celui qui s'engage à maintenir l'ordre des choses et à le rétablir lorsque cet ordre a été bouleversé. En vertu de ce principe, les rois perses avaient déjà, dès l'époque classique, secourus régulièrement les grandes villes grecques de l'Asie Mineure. Les princes hellénistiques ont su reprendre et le principe et la pratique des monarques orientaux. Sur ce point les exemples abondent, rassemblés par les érudits et spécialement L. Robert. La plupart des mentions épigraphiques ou textuelles qui évoquent les interventions royales sont relatives aux réparations ou reconstructions consécutives aux catastrophes, mais d'autres interventions se sont manifestées par l'envoi de ravitaillement ou de personnel, militaires et spécialistes⁵⁴.

L'évolution du contexte social et politique entraîne également d'autres modes d'intervention dans les cités. Celles-ci ont recherché à développer de manière systématique des réseaux de solidarité, par tous les moyens : celui des allégeances et des alliances, celui des parentés réelles ou reconstruites, celui de l'appartenance commune à telle ou telle grande ethnie mythologique du monde grec. Ainsi l'appel de la minuscule cité de Kytinion en Doride grecque a-t-il quelque chose de dramatique et de dérisoire à la fois : frappée par un séisme qui a renversé ses murailles, et menacée au moment même par une armée du roi de Macédoine, Kytinion a tenté, en tirant argument de toutes les parentés doriennes qui lui paraissaient convenables, de susciter

52. Cf. R. BALADIÉ (cité n. 18).

53. STRABON, XII, 499c : attitudes de Mithridate, d'Alexandre le Grand.

54. L. ROBERT, in *BCH*, 102, 1978, p. 400 et 406 : restauration des murailles de Panamara par un épistate du roi Philippe V ; pour Iasos après un séisme peu avant 197 av. sans doute 199/8 la reine Laodice III, épouse d'Antiochos III, annonce un envoi de céréales ; sur ce texte et sur le décret d'Iasos qui s'y relie cf. J. et L. ROBERT, *Bull. épigr.*, 1971, n. 621, p. 507 (avec discussion pour rétablir la date convenable que n'ont pas connu Bousquet, Dufaure, Péchoux (art. cité n. 33), p. 32, en reprenant l'identification traditionnelle de cette Laodice comme épouse de Séleucos II). Cf. aussi *Bull. épigr.*, 1973, 432, p. 430 ; 1976, n. 652 et 1977, n. 465. Voir aussi et surtout le célèbre texte de POLYBE, *Histoires*, V, 88-90 relatif aux Rhodiens et à leur attitude après le tremblement de terre qui ravagea leur ville en 227 av. J.-C.

l'émotion et l'assistance de la puissante cité de Xanthos établie en Lycie, bien loin de la vieille Grèce⁵⁵. C'est dans cet esprit aussi que Pharos dont j'ai déjà parlé, s'est adressée à sa métropole Paros⁵⁶.

On n'oublie pas bien sûr les solidarités internes à la communauté civique : l'appel aux plus riches citoyens comme bienfaiteurs privés, les évergètes, devient un des éléments les plus constants de la vie des cités. Il n'y a donc rien d'étonnant à rencontrer des témoignages de leurs actions généreuses à l'occasion des catastrophes sismiques : reconstructions d'édifices, dons d'argent, etc⁵⁷.

À l'époque impériale romaine, ces réseaux de solidarité se sont maintenus, évidemment. C'est pour cette époque que nous en avons les témoignages les plus nombreux : je citerai pour seul exemple les inscriptions qui ont été retrouvées à Rhodiapolis en Lycie sur l'héroon, le tombeau, d'un grand citoyen de la ville, Opramoas, et qui constituent un véritable catalogue de travaux exécutés après un séisme (du début du règne d'Antonin), grâce aux libéralités du personnage, dans toutes les villes de Lycie.

À cette époque, cependant, nous trouvons quelque chose de plus. Comme l'a souligné L. Robert, « sous l'Empire, l'intervention de l'Empereur est attendue et normale »⁵⁸. L. Robert a évoqué les actions conduites par Auguste à Cos, celles de Tibère et d'Hadrien pour Nicomédie et Nicée, bien d'autres encore, jusqu'à la fin de l'Antiquité⁵⁹. « Nous connaissons par les textes et les inscriptions le processus de ces interventions : souvent, les villes ont envoyé des ambassades jusqu'à Rome pour solliciter l'empereur. Celui-ci met alors à la disposition des villes sinistrées toutes les ressources de l'administration : argent (des sommes souvent considérables), troupes et spécialistes. Les textes insistent sur l'aspect émotionnel de ces décisions : ainsi Auguste fut-il sollicité par Cos comme un sauveur et un dieu, il n'a pas souffert que la ville restât couchée sur le sol, il eut pitié de la ville qui lui était proche du cœur »⁶⁰.

Nous avons peut-être l'attention trop attirée par ces formules sentimentales dont notre scepticisme ne retient que l'aspect paternaliste. Mais, au-delà de ce qui constitue le lien d'allégeance entre le monarque et ses administrés, le mode de dépendance des populations, nous ne devons pas sous-estimer ce qu'était aux dimensions du bassin méditerranéen tout entier, l'unité administrative, sociale et culturelle de ce que l'on appelait alors l'*oikouménè*, le

55. L. ROBERT, in *BCH*, 102, 1978, p. 406.

56. Cf. L. ROBERT, étude citée n. 41.

57. Cf. L. ROBERT, in *BCH*, 102, 1978, p. 403-405, avec parmi beaucoup d'autres témoignages, ceux des inscriptions d'époque impériale (dont celles qui rappellent les générosités d'Opramoas de Rhodiapolis).

58. L. ROBERT, in *BCH*, 102, 1978, p. 401.

59. L. ROBERT, *ibid.*, autres mentions dans les textes (Tacite, Pausanias) retenues par Bousquet, Dufaure, Péchoux (cité n. 33), p. 33.

60. *I. Olympia*, 53 ; cf. L. ROBERT, *ibid.*

« monde habité ». Ce réseau de solidarité est tout aussi réel dans ce monde que ceux des artistes ou des athlètes, des concours et des jeux, qui existait à l'époque, et qui constituait, dirions-nous aujourd'hui, la fédération mondiale des musiciens ou celle des sportifs.

Ainsi s'est développé, au fil des siècles, un système de solidarité et d'entraide fondé sur des relations complexes, qui à l'époque impériale romaine se sont complétés les unes les autres : à l'intérieur des cités, à l'échelle régionale et enfin dans le cadre de l'Empire tout entier. Comme l'ont écrit B. Bousquet, J.J. Dufaure et P.Y. Péchoux, « on s'efforçait donc, avec plus ou moins de bonheur, de prévoir la catastrophe dans toutes ses dimensions de phénomène ayant un effet sur l'environnement des sociétés. On l'analyse à toutes les échelles, celle d'une ville anéantie comme Antioche en 325 ap. J.-C., ou d'une région sinistrée (l'Asie Mineure en 17 ap. J.-C.), s'agissant dans ces deux cas d'éléments du système spatial en crise. Mais on prend aussi en compte les relations de tous ordres avec les régions voisines indemnes, ce qui illustre le découpage régional. Or n'est-ce pas cette notion de secteur sinistré et de plus grande région solidaire qu'envisagent de nos jours les plans de secours pour des secteurs menacés (Los Angeles, San Francisco, Tokyo) ? »⁶¹. Ces auteurs rappellent néanmoins qu'il faut se garder des mises en parallèles hâtives, et que si le séisme est, certes, un révélateur des relations régionales, elle ne sont pas de même nature quand les constructions politiques ont un rapport à l'espace si différent. Ils montrent bien que la dimension politique de la géographie régionale est, de nos jours, moins active que la dimension socio-économique. On doit considérer les effets que ce point de vue moderne peut avoir sur l'organisation et la survie des régions sinistrées ou menacées : par exemple le tremblement de terre est le signal du retrait de la population, ou de son transfert planifié⁶¹ ; ou bien au contraire, pour les mêmes motifs économiques, on est conduit à intervenir massivement et à grands frais dans les régions actives qui sont des foyers d'investissement, en reconstruisant sur les mêmes sites, dans des normes parasismiques qui obèrent gravement les coûts et en modernisant, en espérant surmonter le risque et sans tenir compte au fond des conséquences de cette conduite sur la réalité humaine, le tissu socio-géographique des régions. L'expérience des Anciens et surtout le point de vue moins technologique, moins strictement orienté sur les exigences de la production économique, qui était le leur, nous suggère peut-être qu'il y a mieux à faire.

Bruno HELLY

Directeur du Centre de Recherches Archéologiques
du C.N.R.S. à Sophia Antipolis
Sophia Antipolis
F - 06565 VALBONNE Cedex

61. B. BOUSQUET, J.J. DUFAURE, P.Y. PÉCHOUX (étude citée n. 33) p. 35-36.